

LES DOSSIERS DE LA CRIM' - TOME 4

La poussière des chantiers



Bertrand PICARD

Bertrand Picard

Les Dossiers de la Crim' - Tome 4

La Poussière des chantiers

© Bertrand Picard, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0471-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

Alexandre Roussel coupa le moteur de la petite Corsa et resta quelques secondes immobile derrière le volant.

Le parking souterrain du boulevard Haussmann s'ouvrait devant lui comme une caverne de béton éclairée par des néons blafards. Des voitures entraient et sortaient encore, mais le flot commençait à se calmer.

Il consulta sa montre.

Dix-huit heures dix.

Elle ne devait plus tarder.

Roussel inspira profondément et passa une main sur son visage. Dans le rétroviseur, il aperçut ses yeux pâles, légèrement injectés de sang.

Il avait mal dormi la nuit précédente.

Sur le siège passager reposait une enveloppe kraft.

Simple. Anonyme.

Il la prit entre ses doigts.

Le papier était légèrement froissé par la sueur de sa paume.

— Tu lui remets ça et tu t'en vas.

La phrase de Dorlac résonnait encore dans sa tête.

Rien de compliqué.

Une intimidation.

Une femme qui posait trop de questions.

Un avertissement.

Roussel avait déjà fait ce genre de choses pour des entreprises de sécurité ou des sociétés privées. La plupart du temps, il suffisait d'un ton ferme et d'un regard déterminé pour que les gens comprennent.

Il reposa l'enveloppe.

Une voiture descendit la rampe dans un grondement sourd et passa devant lui.

Les phares balayèrent les piliers.

Roussel se redressa légèrement.

Au fond du parking, une place venait de se libérer.

Il observa la zone.

Tout semblait calme.

Depuis qu'il avait quitté l'armée, il avait conservé ce réflexe : analyser un lieu, repérer les angles morts, les issues possibles.

Vieille habitude de soldat.

Il descendit de la voiture et marcha quelques mètres.

Des pas résonnaient parfois dans les allées.

Un ascenseur s'ouvrit dans un cliquetis métallique.

Roussel revint vers sa voiture.

Rien de compliqué.

Pourtant, une tension sourde lui serrait l'estomac.

Il se souvenait d'autres missions, autrefois.

Celles où l'on attendait dans le silence avant l'action.

Mais à l'époque, il était entouré de camarades.

Aujourd'hui, il était seul.

La berline noire de Clara Valensi était là avec, sur le siège passager, un carton rempli de copies corrigées qui occupait presque toute la place.

La jeune femme apparut, ses pas résonnant sur le sol. Elle s'installa derrière son volant et aperçut alors une silhouette qui s'approchait de la voiture.

Elle reconnut l'homme immédiatement.

Roussel.

Le responsable sécurité du chantier du lycée.

Ils s'étaient déjà croisés plusieurs fois dans la cour, au milieu des échafaudages.

Elle abaissa la vitre.

— Monsieur Roussel ?

— Bonsoir, madame Valensi.

Il tenait une enveloppe à la main.

— Excusez-moi de vous déranger. On m’a demandé de vous remettre ce document concernant les travaux.

Clara jeta un coup d’œil au carton de copies posé à côté d’elle.

— Je ne peux pas vous faire monter devant, c’est plein de devoirs.

Elle désigna la banquette arrière.

— Mais ne restez pas debout, installez-vous derrière, ce sera plus simple.

Dans quelques secondes, Roussel allait lui tendre l’enveloppe.

Et tout devait s’arrêter là.

Chapitre 1

Le parking souterrain du boulevard Haussmann avait cette odeur particulière de béton humide et de carburant froid que l'on retrouve dans tous les sous-sols de la capitale.

À cette heure avancée de la soirée, le flot des voitures s'était presque tari. Les grands magasins venaient de fermer et les derniers clients remontaient vers la rue, chargés de sacs colorés.

Dans les allées, les néons diffusaient une lumière pâle qui dessinait de longues ombres entre les piliers numérotés.

Un agent de sécurité avançait lentement, les mains dans les poches de sa parka.

Sa ronde touchait presque à sa fin.

Il passa devant une rangée de véhicules alignés avec cette régularité un peu monotone des parkings urbains : citadines anonymes, berlines sombres, un vieux break poussiéreux.

C'est alors qu'il remarqua une voiture garée légèrement de travers.

Une berline noire.

La portière du conducteur était entrouverte.

L'homme ralentit.

Dans un parking de ce quartier, les clients sont généralement soigneux. Les portières claquent, les alarmes bipent, et chacun repart vers les ascenseurs sans laisser de trace.

Cette négligence était étrange.

Il s'approcha.

À travers la vitre, il distingua une silhouette immobile.

Une femme assise au volant.

Il frappa doucement à la portière.

— Madame ?

Aucune réponse.

Il ouvrit la portière.

La lumière du néon tomba alors directement sur le visage de la conductrice.

Une femme élégante, aux cheveux clairs, parfaitement immobile.

Ses yeux étaient ouverts.

Le regard fixe.

Mais quelque chose n'allait pas.

La tête était inclinée selon un angle étrange, légèrement en arrière et sur le côté, comme si le cou n'avait plus la force de soutenir le poids du visage.

L'agent de sécurité sentit un frisson lui parcourir l'échine.

Il recula d'un pas.

Il avait vu des malaises, parfois même des morts, dans ce parking où la clientèle des grands magasins venait s'entasser chaque jour.

Mais jamais un corps dans cette position.

Deux minutes plus tard, le téléphone du poste de sécurité appelait les secours.

Et le mécanisme habituel des catastrophes commença à se mettre en marche.

D'abord une ambulance.

Puis la police.

Et bientôt, dans ce parking souterrain du boulevard Haussmann, une simple voiture garée de travers allait ouvrir une enquête qui remonterait bien au-delà des piliers de béton et des néons fatigués.

Car dans l'habitacle de cette berline noire, une femme venait d'être tuée.

Et quelqu'un, quelque part dans Paris, savait exactement pourquoi

Dès lors, les choses s'enclenchèrent assez rapidement.

D'abord, ce fut un camion du SAMU avec son équipe qui se présenta. Le médecin comprit rapidement que la jeune femme élégante au regard fixe était morte.

Cette position bizarre du cou, il la traduisit en palpant ses vertèbres cervicales.

Elles étaient brisées.

Il fit quelques pas autour de la voiture avant d'ajouter d'un ton grave :

— Ça ne ressemble pas du tout à un malaise.

Aussi téléphona-t-il directement au commissariat du 9^e arrondissement qui, une minute plus tard, appelait la brigade criminelle à la porte de Clichy.

La voix posée de la secrétaire de garde, Charlotte, vibra dans le téléphone de l'inspecteur principal Vasseur :

— Émile, une jeune femme, parking Haussmann, retrouvée morte dans sa voiture, le cou brisé. C'est pour toi. Bon courage.

Vasseur regarda sa montre. Il était vingt-et-une heures.

Heureusement, il était de garde avec son jeune inspecteur stagiaire, Lionel Millet, qui devait somnoler dans le bureau à côté.

Vasseur passa la tête dans l'entrebâillement de la porte.

Lionel dormait dans son fauteuil, la tête renversée dans une position qui lui assurerait probablement un torticolis mémorable.

— Lionel, on se réveille. On nous attend au parking des grands magasins.

Une quinzaine de minutes plus tard, leur voiture descendait la rampe du parking.

L'air y paraissait plus dense que sur le boulevard. Les gyrophares projetaient des reflets intermittents sur le plafond bas.

Le médecin du SAMU les accueillit.

— Décès constaté. Mais ce n'est pas naturel.

Vasseur se pencha dans l'habitacle.

Aucune trace de strangulation classique. Pas de sillons, pas d'ecchymoses marquées sur la gorge.

Il contourna la voiture.

— Regardez l'axe du cou.

Lionel observa.

La position était trop raide.

Trop définitive.

Le médecin acquiesça.

— Fracture cervicale probable. L'autopsie confirmera.

Le sac à main reposait sur le siège passager. Portefeuille intact. Bijoux aux doigts.

La victime était jolie, aux traits fins et aux cheveux soyeux. Son regard fixe donnait au visage une expression étrange, presque interrogative.

— Téléphone ? demanda Vasseur.

Introuvable.

Les clés étaient encore engagées dans le contact. Le moteur coupé.

Vasseur passa la lampe de poche sur le tableau de bord.

Puis son regard s'arrêta un instant sur quelque chose.

— Lionel.

— Oui ?

— Regardez ça.

Sur la portière intérieure, près de la poignée, une très légère trace grisâtre apparaissait dans la lumière.

Comme une marque de poussière sombre.

Lionel se pencha.

— On dirait de la suie.

— Ou de la poussière de chantier, murmura Vasseur.

Le médecin haussa les épaules.

— Dans un parking, ça peut venir de n'importe où.

Vasseur ne répondit pas.

Il observa la trace quelques secondes.

Puis il se redressa.

— Elle a laissé entrer quelqu'un, dit Lionel.

— Et ça n'a pas duré longtemps, répondit Vasseur.

L'identité arriva rapidement grâce à une carte professionnelle retrouvée dans le sac.

Clara Valensi.

Professeure agrégée de lettres modernes.